

Annie ne veut pas que je l'appelle Annie, parce que toute sa famille l'appelle comme ça, y compris son mec (qu'elle croit ne plus aimer), ses copines, quelques copains dont elle parle peu. Son second prénom, c'est Dolores. Là aussi, ça l'agace, personne ne l'appelle Dolores, elle ne se reconnaît pas. Il n'y a qu'en écrivant que je pourrai l'appeler Dolores.

Au bout d'un mois, elle avoue qu'elle n'embrasse plus de garçon depuis qu'elle vit avec ce type (ils se sont rencontrés jeunes). Elle aurait aimé, vers dix-huit ans, embrasser un copain qui lui plaisait, ils avaient juste dormi ensemble. Plus tard, elle raconte que son mec, quand elle veut l'embrasser dans un lieu public, lui dit : « Pas maintenant, pas ici. » Il l'embrasse seulement à la maison, distraitement la journée, plus amoureusement le soir. Ses baisers ne font pas de bruit.

Nous passons les deux mois suivants à nous embrasser sans arrêt. Sur les bancs, dans les parcs, au bord des rivières, chez moi, chez elle (moins souvent), le temps d'une descente d'ascenseur, sur la banquette arrière de ma voiture, au bureau, dans la rue. Nous en arrivons vite à une typologie de nos préférences : j'aime quand sa langue passe sous mes lèvres pour caresser les dents, s'arrêtant quelques secondes aux encoignures de la bouche, ou quand elle me lèche avec sa lèvre inférieure retroussée. Elle affectionne les baisers profonds, ma langue sur son palais. À d'autres moments, elle

ferme complètement la bouche, je passe et repasse, du nez au menton, jusqu'à ce qu'elle sourie en dévoilant ses dents. Nous faisons beaucoup de bruit et dépensons des litres de salive.

Le premier cadeau qu'elle me fait, elle dit en riant : « J'avais pensé t'acheter *La Science du baiser*, mais j'ai pris ça ». *La Honte*, d'Annie Ernaux.

Je m'aperçois d'une particularité : Dolores est très sensible à la musicalité des mots. Certains d'entre eux, placés au détour d'une conversation, la réjouissent de manière enfantine. Un jour, je qualifie tel dessin de *cacabouillasse*. Puis une expression : *les hordes de mioches hurlants* (à propos des instits qui envahissent les rues avec leur classe). Le dernier en date est *turpitudes*. Chaque fois que se produit le déclic, son visage s'illumine, elle répète le mot ou la phrase avec délice. Un peu comme quand on s'embrasse, elle s'arrête et dit : « Hum, c'est bon ! » ou « Miam Miam ! » (façon Gremlin). Pendant une période (assez courte), je réfléchis à cet aspect des choses, je cherche, avant nos rencontres, des mots à caser dont je suppose qu'ils déclencheront la fameuse jubilation. C'est toujours catastrophique. Et Dolores de s'exclamer : « Quel vilain mot ! » Finalement, le hasard s'avère bien plus futé que moi (*futé* est d'ailleurs un mot qu'elle adore).

Pendant le troisième mois, nous sommes séparés dix-huit jours (quatre cent trente-deux heures) d'affilée. Elle part faire du ski puis de l'escalade avec son mec. Le lendemain du départ, je lui écris une lettre (qui se transforme vite en paquet). Je commence par lui raconter un de mes mélos préférés, *Voyage à deux* (je raconte souvent des mélos, notamment ceux de Douglas Sirk). Ensuite, je colle trois polaroids pris sur nos lieux de promenade, j'ajoute une enveloppe

emplie de cendres (un coin que nous fréquentons), un carré de chocolat noir pour l'hypoglycémie. Je termine par le deuxième mouvement du *Quintette* de Schumann, il s'agit de renouveler le stock. Ce soir-là, de 22 h à minuit, j'éprouve pour la première fois cette impression qui ne me quitte plus, celle d'être un autre, dans un lieu flou, nouveau passé, souvenirs tout neufs. Je songe : « Voilà... La double vie commence. »

Les coups de fil. Nous convenons qu'elle appellera après 23 h, une fois Marie endormie (ma femme a le sommeil lourd). L'opération nécessite une certaine mise en scène, un cérémonial : je débranche le téléphone de la chambre, pousse la porte sans la fermer, éteins les lumières sauf celle du bureau, fais rappliquer le chien (Bloom) à mes pieds. Je m'installe avec un café arrosé, de la lecture, des manuscrits à corriger, j'attends. L'appartement acquiert alors une dimension inédite, densifiée par l'espérance et l'enfermement. L'univers monotone se dissout jusqu'au moment du bip. Cette sorte de suspension sensorielle m'anesthésie. Dolores me dit toujours : « C'est marrant, pendant quelques minutes, je te sens loin. Après, ça va mieux. » J'ai envie de répondre : « Je ne suis pas tout à fait arrivé. »

Deux de ses plus beaux appels, en pleine nuit : un bled près de Lézignan, elle est dans la cabine sur la place du village, la copine poireaute. Au milieu d'une phrase, j'entends le carillon de l'église sonner les douze coups. Une autre fois, depuis Châteauroux : elle s'interrompt soudain (elle me racontait sa journée), soupire : « Ah, je te prendrais bien dans mon lit. »

Évidemment, nous essayons les quolibets des gens. Ce sont les mecs qui agressent, les femmes se contentent de

jeter des regards noirs, les chiens aboient, les gamins rigolent, les vieux accélèrent le pas, les couples passent. Première réflexion grivoise : « Hé, gardes-en pour ce soir ! » La dernière (hier après-midi, alors que nous quittons la terrasse d'un bistrot) : « Le chefaillon avec sa poupée. » Au début, Dolores souffrait du jugement des autres, de cette manière implacable d'épingler la différence d'âge. Elle disait : « J'ai horreur de ça, j'ai mal pour toi. » Je répondais : « Ils pensent que je suis un vieux dégueulasse. » Elle s'exclamait : « Tu n'es pas vieux ! Par contre, tu es un GROS dégueulasse ! »

Le mec de Dolores s'appelle Marc, comme moi, *Marc n°1* (elle dit parfois « Mon Marc » ou « Le mien »). Il a un sens très sûr du compliment, il estime que Dolores « a le cul bas, des seins pré-pubères et qu'elle pue. » Un soir où nous faisons l'amour sur un parking (dans la voiture de Marc n°1), elle rentre vers 2 h, il perçoit une odeur forte, sans en analyser les composantes. Il aurait trouvé : vin rouge + clopes + sueur + sperme.

Le plus dur reste (une expression à elle) « d'assaillir le mur de la honte ». Entre des parents puritains et un type perclus par les principes, Dolores échoue dans mes bras comme une collégienne étourdie. La première quinzaine permet de réaliser qu'on peut s'embrasser pendant des heures, pas très proprement. Elle me laisse caresser ses seins sous le soutien-gorge (blanc ou avec de petites fleurs bleues), son dos, ses hanches. Un matin, chez eux, je la déshabille, je peux la regarder. Elle est recroquevillée en chien de fusil, les fesses serrées. J'ai le droit de l'embrasser partout, même entre les cuisses. Je lui demande si ça la gêne. Elle répond : « Oui, et aussi que tu me regardes. » Une fois rhabillée, elle fait du café, je viens me coller contre elle, je me frotte à son jean.

Je devrais attendre, c'est certain, avant d'écrire sur elle, notre relation aurait le temps de s'épanouir ou de se défaire, de ressembler à une histoire. Mais je ne peux pas, ces fragments que je rédige n'importe où, entre deux réunions, à la faveur des week-ends, jaillissent dans l'urgence de l'épanchement, la rage de l'absence. J'agence maladivement un univers en marge d'une aventure qui s'inscrit déjà en pointillé de mon existence *officielle*. Sans doute pour me convaincre que ma vie actuelle, ce compartimentage des sentiments, cette parcellisation de la continuité, peut durer éternellement.

Je raccroche, il est 1 h 45 du matin, Dolores vient d'appeler du fin fond de la Dordogne. Elle s'est tapé trois kilomètres (dont une côte) sous la pluie battante pour rallier la cabine la plus proche, « sur la place du chef-lieu de canton ». Elle a parlé dans la nuit (aucun éclairage), seule ma voix lui paraissait tangible, il a fallu que je la rappelle, elle n'avait pas assez de pièces, j'entendais le martèlement des gouttes sur les vitres. Maintenant je l'imagine, rentrant chez sa grand-mère, plus un poil de sec, le cœur désintégré – elle est amoureuse.

Elle finit par me caresser, d'abord du cou au nombril, ensuite en dessous de la ceinture. Marc n°1 (qui la traite de *coincée*) ne sait pas ce qu'il perd.

Au *Café du Pont*, je fais lire à Dolores la lettre de Rosie dont le père est mort subitement. Elle se sent seule à Paris, regrette le bon vieux temps : « Écris-moi, Marc, mais doucement je t'en prie. Parle-moi de toi. Je veux savoir. Tu as été victime de mon enfance attardée, de la petite fille qui casse tout. Et reconstruire, je le veux, mais comment faire ? » Dolores pose sa tête sur mon épaule : « Encore une qui t'aimait vraiment. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? ».